

Trésor littéraire cistercien

BERNARD DE CLAIRVAUX, *SERMON POUR LES ROGATIONS**

AMI, DONNE-MOI TROIS PAINS

Ce sermon si bref paraît presque insignifiant, mais il se révèle loin d'être négligeable à qui prend le temps de le lire, de le relire, de le fréquenter, de le traiter comme un pain que l'on mâche longuement pour en assimiler le suc nutritif.

Nous sommes invités à nous tenir mendiants et à demander, à ce texte, de quoi manger, car nous sommes démunis. Car, oui, ce qui est en jeu, c'est bien ce manque fondamental, ce dont nous avons besoin chaque jour pour vivre. Besoin si vital qu'il se trouve enchâssé au cœur même de la prière que nous a léguée Jésus.

Nous rencontrons ici le Bernard des *Paraboles*, l'écrivain qui prend plaisir à jouer avec les personnages, fruits de son imagination, et invente une mise en scène qui nous rend savoureux le texte de l'évangile et en favorise ainsi l'assimilation.

Ce texte dense, elliptique parfois, constitue probablement une sorte de concentré de ce qui oralement aura été beaucoup plus développé. Le récit explore et développe une parabole de l'évangile selon saint Luc. À parabole, parabole et demie !

Cette sorte de jeu n'est pas futile, il est empreint de gravité. Il nous parle de l'homme, de l'homme en sa condition de créature précaire devant Dieu. L'on sait que *précaire* et *prière* ont pour origine commune le même mot latin *precari*. Un être qui se sait *précaire* et fragile, avoue ses manques, ses besoins et se fait mendiant, il demande, il *prie*. Tel est l'acte, le geste radical (venant des racines) que met en

* On peut trouver le texte latin dans les *SBO*, volume V, p. 121-123. Pour ma propre traduction, je me suis appuyé sur celle du frère Pierre-Yves EMERY, dans *Sermons pour l'année*, Brepols-Taizé, 1990, p. 511-512. Qu'il trouve ici l'expression de ma gratitude.

valeur le sermon. L'homme biblique est un pauvre qui tend la main, reconnaît sa pauvreté et se prépare ainsi à recevoir.

Comme dans le texte évangélique, il y a trois instances, reliées entre elles par l'amitié. Tout se passe dans un réseau d'amitié, dans un climat d'amitié, qui permet et accueille l'audace et l'insistance de la demande. Il y a *le voyageur-ami* – qui arrive de manière inopinée ; il y a *l'hôte-ami* – qui accueille chez lui, mais avoue son impuissance à répondre au besoin du voyageur-ami ; et il y a enfin, troisième personnage, *l'ami-qui-dort*, et qui, réveillé par la demande importune, finit par se lever et fournir le nécessaire.

Il faut du temps au lecteur pour bien distinguer ces personnages et le jeu qui les relie. Bernard ajoute à la difficulté en précisant d'emblée que l'arrivant n'est pas seul, mais qu'ils sont trois... Si trois pains sont nécessaires, c'est donc qu'ils sont trois à être en manque. À chaque manque correspondra l'un des trois pains demandés.

Avec Bernard, entrons dans le jeu ! En accordant sa place à la fantaisie, Bernard nous permet d'entrer au cœur du texte évangélique tout en nous donnant une leçon d'anthropologie !

Mais assez parlé, ne vendons pas la mèche. Laissons la place à « sa majesté le texte », c'est lui qu'il faut écouter, qu'il faut accueillir « comme un hôte royal sur le pas de la plus humble maison » (Péguy).

*
* * *

Si l'un de vous a un ami et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : 'Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui présenter...' (Lc 11, 5-6¹).

Trois pains

(1) Pourquoi cet homme dit-il qu'un seul ami lui est arrivé et ne se contente-t-il pas pourtant de demander un seul pain ? À ton avis, l'estimait-il si vorace qu'un seul pain n'aurait pu lui suffire ? Apporter trois pains pour un seul homme me paraît vraiment tout à fait inconséquent. Considère donc que l'homme est arrivé avec sa

¹ Dans un but de clarté, je me suis permis de citer ici le texte évangélique un peu plus longuement que ne le fait le manuscrit latin.

femme et son serviteur, et que son ami veut offrir à chacun son propre pain.

Ami de moi-même

Pour ma part, en cet ami qui vient chez moi, je ne discerne personne d'autre que moi-même. Car personne ne m'est plus cher, personne ne m'est plus proche. Cet ami revient donc de voyage jusque chez moi, lorsque, délaissant les choses qui passent je reviens à mon cœur, selon ce mot de l'Écriture : Revenez, pécheurs, à votre cœur (Is 46, 8). Chacun d'ailleurs se montre vraiment ami de soi-même, lorsqu'il prend le chemin de retour : en effet qui aime le mal est ennemi de soi-même (Ps 10, 6). Ainsi donc, depuis le jour de ma conversion, mon ami revient de voyage chez moi.

Précarité

L'ami vient d'une région lointaine où il passait le plus clair de son temps à paître les cochons et à manger de leurs gousses sans parvenir à se rassasier (Lc 15, 15). Il vient, mourant de faim, tombant d'inanition, exténué par le jeûne. Il vient avec grand besoin de trouver un ami. Mais hélas pour moi ! il a choisi pour hôte un pauvre, et il entre dans une maison vide ! Que ferai-je donc pour cet ami malheureux et misérable, *je n'ai absolument rien à lui présenter* ? Je l'avoue : il est bien mon ami, mais moi, je ne suis qu'un mendiant.

– Pourquoi es-tu venu chez moi, ami, alors que tu es dans un tel besoin ? Moi-même, je ne suis qu'un mendiant, et dans ma maison il n'est point de pain !

– Dépêche-toi, répond-il, cours réveiller (Pr 6, 3) cet Ami que tu as, ce grand Ami : personne ne montre un amour plus grand (Jn 15, 13), personne ne dispose de ressources plus abondantes. Cherche, demande, frappe, car qui cherche trouve, qui demande reçoit, et l'on ouvre à celui qui frappe (Mt 7, 8). Crie et dis : *Ami, prête-moi trois pains*.

Les trois pains : vérité, amour, force

(2) Que sont ces trois pains, frères ? Ah si nous pouvions les recevoir ! Car sans doute personne ne les connaît-il sinon qui les reçoit (Ap 2, 17). Je pense pourtant que les trois pains que nous avons à demander sont la vérité, l'amour et la force. De tous trois, j'avoue manquer, alors que mon ami arrive de voyage, et qu'il arrive, je l'ai dit, en compagnie de sa femme et de son serviteur. Car ma

raison – c'est là le mari – est défaillante, elle ne connaît pas la vérité ; ma volonté est nonchalante, elle manque d'élan ; ma chair est faible, elle manque de force.

De fait, la raison ne comprend pas assez ce qui est à faire, la volonté aime trop peu ce qui a été compris, et en outre le corps périssable alourdit l'âme (Sg 9, 15), au point que ce que nous voulons, nous ne le faisons pas (Ga 5, 17). Mon cœur s'est desséché, et même mon corps, car j'ai oublié de manger mon pain (Ps 101, 5). Or je n'aurais pas à souffrir pareille défaillance si ma raison s'était constamment exercée à rechercher la vérité, ma volonté à désirer l'amour, ma chair à pratiquer la vertu.

Prête-moi donc trois pains, Ami, pour que ta volonté, je la comprendre, je l'aime et je la fasse. Car vivre c'est cela, et c'est en cela que consiste la vie de mon esprit. L'Écriture le dit : La vie réside dans sa volonté (Ps 29, 6 Vg).

*
* *

Je ne suis qu'un mendiant : cet aveu tiré d'un psaume colore l'ensemble du texte. Il définit en quelque sorte la situation de l'homme priant, considéré ici comme un intercesseur, un intermédiaire entre soi-même, les trois provinces de son propre domaine, – la raison, l'affectivité et le corps – et d'autre part Dieu, son Créateur.

La prière ainsi présentée y gagne du champ, de l'espace. Elle n'est plus duelle – Dieu et moi – mais nous sommes trois. Le priant se tient devant soi-même comme devant un autre dont il assume la charge, dont il a pitié et compassion, et pour lequel il intercède avec amitié. Manière d'évoquer tout le travail de réconciliation qui s'opère en l'homme divisé et tiraillé, appelé à faire régner en lui-même un climat d'amitié.

Le plus remarquable en cette approche de l'être humain, consiste en sa distinction tripartite de l'acte moral : il se s'agit pas, selon le schéma trop habituel, de comprendre et aussitôt de mettre en pratique – entendre l'ordre et aussitôt l'exécuter –, schéma qui demeure dans l'ordre de l'extériorité et donc de la contrainte. Mais ici, une fois que la raison a compris, il faut encore que du dedans la volonté de l'homme (entendons : son affectivité) acquiesce de tout son désir à ce qu'elle a entendu. Il faut du temps pour que mon être profond avec toutes ses forces d'aimer adhère de l'intérieur, en liberté, à la vérité perçue. Ce qui m'est demandé par l'autre, je l'écoute d'abord, puis je l'aime et alors je l'accomplis.

Une morale en trois temps : comprendre, aimer... et enfin agir, d'un agir né du dedans, enraciné en l'intime du cœur désirant de l'être humain. Mon désir a pris le temps de se modeler sur le désir de Dieu, sa volonté est alors devenue intimement la mienne, nous communions dans une même volonté, dans un même désir. La vie réside dans cette communion de désir.

Si dans le processus de la conversion l'on en vient à court-circuiter l'étape intermédiaire, on tombe dans le volontarisme, on agit sous l'emprise d'une volonté crispée (c'est d'ailleurs le sens que le mot volonté a souvent pris dans notre langage courant). On méprise alors le temps de l'affectivité, le temps proprement humain, nécessaire au cœur pour donner son adhésion libre à ce qu'on a saisi du désir de Dieu sur nous, pour nous. Réalité encore trop méconnue, trop négligée dans notre culture, dans notre Église même, lorsqu'on en appelle à une obéissance au nom de critères extérieurs.

Pour rendre la conversion désirable, pour mobiliser nos énergies affectives en faveur de ce changement de vie, Bernard nous la présente sous un jour attirant, sous un angle positif : qui ne voudrait vivre pareille double amitié, amitié avec soi-même et amitié avec le Christ ? Sois ami de toi-même, sois ami de toutes les provinces de ton domaine intérieur, et compte sur l'Ami Jésus... qui t'aidera à bien t'accueillir toi-même avec tous tes manques.

C'est là l'œuvre propre de l'Esprit Saint. Lors de la fête de la Pentecôte, Bernard chante la même triple action de l'Esprit en nous :

L'Esprit Saint, Esprit de douceur et de tendresse, plie notre volonté, ou, bien plutôt, la redresse et l'oriente davantage vers la sienne, de sorte que cette volonté de Dieu nous puissions
 et la comprendre en vérité
 et l'aimer avec ferveur
 et la mettre effectivement en pratique².

Les trois nourritures dont nous avons toujours besoin, et que nous avons à demander encore et encore sont donc : d'abord de voir clair, de *comprendre* avec notre intelligence ce qui se passe en notre vie et ce que le Seigneur nous demande ; ensuite d'*accepter affectivement* la vérité entrevue ; et alors enfin d'*agir* non plus par volontarisme mais par spontanéité, comme de source, par conviction personnelle.

« La liberté naît du dedans », aimait à répéter Jean Sullivan. J'aime associer ici son nom à 'notre' saint Bernard : par delà les

² Pent 2, 8.

siècles ils communient dans un même souci d'appeler à grandir dans une authentique liberté.

Mais tout cela se passe « au milieu de la nuit », comme le suggère la parabole...

B.-J. S.